

**Eric Hartmann/Directeur/2007**

## **Quelques mots d'introduction pour un anniversaire qui marque 150 ans d'histoires à raconter...**

Le souvenir est pour certains et certaines d'entre nous des images de joie et de bonheur, pour d'autres des images de douleurs ou de souffrances. Se souvenir c'est regarder derrière soi, se retourner pour voir le chemin parcouru, c'est toucher à son passé, à son histoire de vie. C'est oser aller s'y promener. En disant que les gens qui aiment la vie aiment le passé parce que c'est la mémoire du présent, Marguerite Yourcenar voulait en premier lieu toucher le besoin et la nécessité de s'y référer. Personne ne peut échapper au fait de devoir visiter de temps à autre son passé ou son histoire de vie ni d'accepter de faire ses bilans, supporter de vivre avec ses réussites et ses échecs.

## **De la fondation à nos jours, extraits des archives...**

Il convient dans le cadre de cet anniversaire de relater la vie de cet homme de foi qui a constamment fait preuve d'un dévouement et d'un désintéressement admirable, d'une bonté qui le poussait à aller partout où il y avait quelqu'un à secourir. Il est né en 1800 dans le village de Baiersbronn, en Allemagne, dans le land du Bade-Wurtemberg et sa fameuse forêt Noire.

Son enfance fût rude et dure, à 14 ans il était vacher dans son village natal, à 20 ans le voilà instituteur dans la petite ville de Schützingen, distante de près de 2 heures de marche qu'il parcourrait chaque jour. Il se retrouvera nommé à Freudenthal où il passera quelques années. Il épousera la femme qui va l'accompagner toute sa vie. Il a suivi les cours du gymnase de Stuttgart, puis étudié la théologie pour finalement être consacré le 4 mai 1834 dans le temple de Mens, petite ville française située dans l'Isère.

Rentré en Suisse, il devint le premier pasteur de la société évangélique du canton de Berne. A ce titre, son activité s'étendit peu à peu à toute la campagne bernoise qu'il parcourait à pieds et à cheval, de jour et de nuit, n'étant pas toujours accueilli avec bienveillance. Depuis longtemps, le pasteur Moehrlen s'intéressait particulièrement à la jeunesse malheureuse, et durant son long ministère, il fera dans ce domaine œuvre de pionnier. La Commission des protestants habitant la ville de Fribourg obtienne l'autorisation de célébrer un culte, mais un culte discret qui ne soit pas annoncé par des cloches. C'est ainsi que le 22 mai 1836, le dimanche de la Pentecôte, Christophe Moehrlen célèbre à Fribourg non pas un mais deux cultes, un en allemand le matin et un autre en français l'après-midi.

Il quitta Berne en 1842 pour devenir le premier pasteur des protestants de langues allemandes habitant dans le canton de Vaud. Il avait élu domicile à Payerne et habitait un modeste appartement avec son épouse et ses huit enfants.

Il y resta sept ans, prêchant dans toutes les principales villes du canton, passant par Lausanne ou Sainte-Croix, à une époque où le chemin de fer n'existait pas. En 1849, il fût admis dans le corps pastoral vaudois et nommé à Villarzel. Le 31 août 1854, il quittait ce village pour prendre la tête de la paroisse de Daillens qui regroupait à l'époque quatre villages : Penthaz, Penthalaz, Daillens et Bournens. Il restera à Daillens jusqu'à sa mort, survenue le 28 février 1871 où il succomba à une pneumonie qu'il avait contractée en allant, brassant une neige épaisse, visiter des malades atteints de la variole apportée par les soldats français internés en suisse. Il fera encore la tournée des quatre villages de sa paroisse quelques jours avant sa mort.

Christophe Moehrlen était un homme de la bonne vieille roche, solide comme les monts de sa forêt Noire natale. Il était franc et ouvert, plein de douceur, larges d'idées, charitable et toujours prêt à donner de sa personne. Il connut aussi les vicissitudes de l'existence et il dû souvent nager avec vigueur pour tenir la tête hors de l'eau. C'était un homme vaillant, taillé dans la pierre dure et dont la foi était grande. Deuxième d'une famille de onze enfants, il connut la pauvreté dans sa jeunesse, plus tard il rencontrera, surtout les années qui précédèrent son arrivée dans le canton de Vaud, l'incompréhension, la calomnie, parfois même de la haine. Ayant lui-même onze enfants, il en perdra plusieurs en bas âge. La vie ne lui fût donc pas particulièrement facile, mais dans les circonstances douloureuses qu'il connut, son courage, sa foi inébranlable lui permit de surmonter toutes les épreuves.

Dès son arrivée à Daillens, le pasteur Moehrlen s'est occupé très activement de sa paroisse et il vint rapidement en aide aux enfants qui manquaient d'amour maternel et de surveillance. A maintes reprises, il en avait placé dans des familles honorables de sa paroisse. Il était en quelque sorte obnubilé par l'idée de fonder une maison où seraient recueillis tous les orphelins et tous les enfants abandonnés. Il faut rappeler, qu'à cette époque, le sort de ces petits malheureux n'était pas des plus faciles. L'argent était rare dans les campagnes, la pauvreté y régnait, la vie était dure. Nous étions à une époque où l'on se préoccupait avant tout de gagner son pain quotidien et de ne pas tomber malade. On ne connaissait ni les vacances, ni les retraites, ni les assurances sociales. Les journées de travail étaient longues et il fallait travailler dur jusqu'à la blanche vieillesse. Les vieux succombant souvent à la tâche.

Il ne faut donc pas s'étonner que les enfants abandonnés aient été à plaindre. Ils étaient laissés à eux-mêmes. Aucun service social ne s'en occupait. Le plus souvent, pour ne pas dire toujours, les autorités communales les plaçaient selon le système de la mise au rabais, c'est-à-dire que les enfants étaient confiés à ceux qui se montraient les moins exigeants pour la pension.

On ne s'occupait pas de la valeur morale des personnes à qui ces enfants étaient confiés. Il importait surtout que ces malheureux ne coûtent pas cher aux communes. La tâche d'organiser l'accueil de ces enfants s'imposait donc aux yeux du pasteur Moehrlen qui s'y consacra avec toute l'ardeur de sa foi et de sa persévérance. En 1857, il forma un comité qu'il présida. Une collecte spéciale fut organisée en faveur des orphelins et des enfants malheureux.

Ensuite, une assemblée générale fut convoquée à l'hôpital de St-Loup à Pompaples et à l'initiative du pasteur Moehrlen pour décider de l'utilisation des trois cent dix francs et trente centimes récoltés lors d'une collecte.

Ainsi naquit le "**Comité directeur des orphelins du district de Cossonay et administrateur des dons reçus pour cette œuvre charitable**". Ce comité peut être considéré comme étant le premier qui ait été à la tête de l'Orphelinat. Il se réunissait régulièrement une fois par mois pour l'examen des situations qui lui étaient soumises. En 1859, il s'occupait de dix cas d'enfants placés dans des familles de la paroisse. Leur nombre augmenta rapidement pour atteindre, en 1861, 32 filles et garçons.

Malgré toutes les garanties exigées, il arrivait que les enfants placés fournissent un travail au-dessus de leurs forces. Ils n'étaient pas toujours suffisamment nourris, la surveillance laissait à désirer et la nécessité de réunir ces enfants sous un même toit se faisait de plus en plus sentir. Tous les protégés du pasteur Moehrlen étaient pourvus de la bible et d'un psautier, jugés indispensables, ainsi que d'un trousseau complet qui comprenait entre autres des vêtements de rechanges, des affaires de toilettes et des livres. En outre, les obligations des personnes recevant des enfants étaient inscrites en 13 articles résumés ainsi :

- **Promesse d'élever les enfants confiés dans la crainte de Dieu.**
- **Exhortation à la prière et à la lecture de la bible.**
- **Surveillance des conduites.**
- **Empêcher les mauvaises fréquentations.**
- **Interdiction de fréquenter les établissements publics.**
- **Interdiction de danser.**
- **Interdiction de sortir le soir.**
- **Diriger le caractère vers ce qui est bon, juste et saint.**
- **Obligation de bien traiter ces enfants en exigeant obéissance et soumission.**
- **Surveillance des devoirs scolaires.**
- **Inspirer le respect pour les dimanches.**
- **Obligation d'aller au culte.**
- **Les habituer à la propreté, à la décence et à l'ordre.**

En 1862 le pasteur Moehrlen à s'adressa au Conseil d'Etat afin de pouvoir disposer de la Cure de Penthaz. Ses démarches aboutirent et l'autorité cantonale autorisa, par lettre, l'utilisation de la cure et de ses dépendances pour créer un "Asile de jeunes filles". Le 13 octobre 1863, grâce à la générosité de plusieurs particuliers pour l'acquisition des meubles et du matériel indispensable, l'Orphelinat de Penthaz-Penthalaz-Daillens put ouvrir ses portes, accueillant ses 19 premières pensionnaires.

Le vœu du pasteur était ainsi réalisé, il disposait d'une maison accueillante où les fillettes pourraient être nourries, vêtues, bercées, en un mot aimées. Mais il ne suffisait pas d'offrir un lit ou une table bien garnie, il fallait trouver aussi une direction garante de la morale et de la spiritualité. Il fallait trouver une personne capable de s'occuper de cette « grande famille ».

La première directrice fût une Dame Montandon, mais déjà fort âgée à son engagement, elle ne resta que 5 ans à la tête de la maison. La tâche s'avéra trop lourde pour elle et le comité décida d'engager un couple dont le mari serait l'instituteur pour les fillettes placées.

On fit appel à Monsieur Moehrlen-Lorimier, frère du fondateur de L'Orphelinat. Malheureusement, son épouse décéda en décembre 1870 et son mari ne pût continuer seul à assumer la direction de la maison. C'est donc un nouveau couple dont le mari était instituteur qui prit le relais, Monsieur Vincent à qui l'on confia l'éducation et les apprentissages scolaires, relayé par son épouse qui s'occupait de la cuisine et des tâches ménagères, avec l'aide des pensionnaires.

Ainsi pendant 75 ans, et ce jusqu'en 1943, on vit se succéder à la tête de l'Orphelinat des familles d'instituteurs qui donnaient l'enseignement scolaires selon les programmes des écoles vaudoises et cela dans les murs de la maison. En 1943, ce furent les époux Cosandier qui prirent les rênes, qu'ils tinrent pendant près de vingt ans. Le pasteur Moehrlen qui mourut en 1871, s'occupait des filles accueillies dans l'Orphelinat, ainsi qu'il continua des garçons sans père ni mère, qu'il continuait à recueillir et à placer dans les familles de sa paroisse.

On peut raconter pour l'histoire parmi tous les témoignages relevés dans les archives : *« Un garçon, abandonné par son père, vivant dans les bois, se nourrissant de fruits ou de larcins, couchant à la belle étoile, avait eu les pieds gelés si bien que l'on dût l'amputer de tous les orteils et l'on parvint par son placement à en faire un jeune homme à peu près normal. »*

Afin de perpétuer l'œuvre du pasteur Christophe Moehrlen, une Association dite "Association de l'Orphelinat de Penthaz" fut créée le 28 décembre 1944. Au fil des ans, le statut de l'institution s'est modifié : « d'Orphelinat » il est devenu « école ménagère » dans les années 1940, avant de se transformer dans les années 1960 en « maison d'accueil pour enfants rencontrant des difficultés sociales et familiales ». Le nom de la maison a suivi cette évolution, « d'Orphelinat de Penthaz » elle devint la « Maison d'accueil de Penthaz », puis la « Maison d'Enfants de Penthaz » et plus récemment, la « *mep* ».

Le Centenaire de l'Orphelinat de Penthaz fut officiellement commémoré le dimanche 20 octobre 1963 en présence de nombreuses personnalités officielles. Parmi les grandes étapes que subit la *mep* dans la deuxième moitié du XXème siècle, figurent plusieurs travaux de transformation et d'agrandissement. Ainsi, en 1966, la *mep* fût fermée pendant quelques mois pour permettre d'importants travaux de rénovation. A sa réouverture, l'Etat demanda que l'institution devienne mixte, ce que l'Association accepta, certes avec beaucoup d'hésitations et d'appréhension.

Une nouvelle étape fut franchie en 1973, lorsque, dans le cadre des discussions relatives à de nouveaux travaux d'agrandissement, l'Association accepta la proposition du canton de lui acheter le bâtiment de la Cure de Penthaz pour le prix de 180'000 francs.

C'est en 2006 que les nouveaux statuts ont été acceptés lors de l'assemblée Générale. Même si les circonstances et les conditions d'accueil ne sont plus les mêmes qu'à son ouverture en 1863, ou même qu'en 1943 ou en 1975, la *mep* poursuit encore actuellement sa mission première : l'accueil d'enfants que la vie a privé d'encadrements affectif, éducatif et social nécessaire pour leur développement.

## **L'Orphelinat de Penthaz, témoignages...**

*« Aujourd'hui, samedi 16 juin 2007, nous fêtons les 150 ans de l'orphelinat de Penthaz. Mes sentiments sont partagés entre la crainte, la colère et l'émotion de retrouver un passé douloureux. En 1957, j'arrivais dans cette institution dont le directeur se faisait appeler Oncle Eddy. A 6 heures du matin, Il ouvrait sans ménagement la porte de notre chambre avec un tonitruant « DEBOUT ». Après avoir ouvert toutes les portes, il revenait dans la première chambre et si, par malheur, nous étions encore au lit, il nous attrapait par les cheveux et nous mettait par terre.*

*Croyez-moi, les jours suivants nous nous levions tout de suite. Nous devions nous laver en vitesse, nous habiller, faire les lits, balayer et nettoyer les escaliers et descendre pour le culte à 6 heures 45. Nous ne devions pas être en retard, sinon nous étions privées de manger. Tous les matins, nous avions du porridge et du chocolat chaud coupé avec de l'eau et du lait. Sur une autre table, vers la fenêtre, le couple directeur se régalaient avec du pain, du beurre et de la confiture.*

*Le dimanche, on nous servait le même petit déjeuner que la direction. Après le repas, nous devions continuer à faire le ménage. Tout devait être fini avant d'aller à l'école. Pour moi, l'école était un havre de paix. Le professeur, Monsieur Chappuis m'aimait bien. A midi, nous devions aider à la cuisine. Les épluchures étaient contrôlées. J'étais frappée s'il y avait un peu de pomme de terre avec les déchets. Les repas étaient composés de légumes cuits à l'eau. On nous donnait de la viande que le dimanche. Je devais manger avec un balai derrière le dos si je ne me tenais pas droite. Le soir, nous devions faire nos devoirs à la salle d'étude. Au moment où j'allais commencer à étudier, Oncle Eddy arrivait en disant :*

- *Mon nègre est là ? C'était moi son nègre.*
- *Oui Oncle Eddy disais-je.*
- *JARDIN !*

*Sans oser répondre, je le suivais. Je devais sarcler et bêcher la terre. Il ne me restait pas beaucoup de temps pour étudier avant le repas du soir. J'avais peur de faire des fautes à l'école parce que nous devions montrer nos carnets et Oncle Eddy nous donnait pour chaque faute, de grands coups de règle en fer dans la paume de la main. Le soir, il venait dans les chambres et contrôlait nos habits sur nos chaises. Il voulait que notre soutien-gorge soit dessus, pour nous, c'était très humiliant.*

*Dès qu'il éteignait la lumière, nous ne devions plus parler, sinon nous devions, par exemple, aller chercher des pommes de terre à la cave. Il y avait de grosses araignées, j'étais terrifiée.*

*J'aimais le jour de lessive, c'était pénible, mais nous avions droit à une grosse tranche de pain avec du fromage ainsi que du thé. C'était délicieux. Le dimanche, nous pouvions jouer au ballon bloqué, aller chercher dans la campagne des pattes d'ours que nous faisons en beignets à notre retour. A tour de rôle, pendant une semaine, nous devions nous occuper du cellier et du chauffage. Oncle Eddy mettait des trappes pour les souris. Le matin, j'allais la délivrer en ouvrant la porte sur le jardin. Je me suis faite attrapée et j'ai dû prendre un arrosoir, le remplir à moitié et jeter cette petite souris dans l'eau. Il m'a obligée à la regarder jusqu'à ce qu'elle ait coulé. C'était horrible, je ne pourrais jamais oublier ces petits yeux noirs qui me regardaient désespérés. Nous devions aussi tuer les chatons en les mettant dans une ramassoire. On devait les jeter de toutes nos forces contre le mur. Je n'avais que 13 ans.*

*La directrice avait fabriqué pour sa fille une petite cabane. Micheline m'aimait bien, elle m'a invitée à 2 reprises. J'ai eu droit à des biscuits, de l'orangeade, mais surtout à son amitié. Je n'oublierai jamais ces bons moments. Je devais soigner les cochons. Pour laver le boiton, je devais les faire sortir dans l'autre box. J'avais très peur, alors je semais des pommes de terre, montais à califourchon sur le muret, ouvrais la porte et dès qu'ils étaient de l'autre côté, je sautais et refermais la porte. Ensuite je pouvais nettoyer, remettre de la paille fraîche et refaire le même scénario pour le retour. Tout allait bien jusqu'au jour où Oncle Eddy m'a vue perchée sur le muret. J'ai dû descendre et il a ouvert la porte. Les porcs sont venus me sentir. J'étais terrorisée et lui, riait.*

*Un dimanche par mois, nous pouvions avoir des visites. Nous devions rester dans la salle d'étude et attendre. J'étais une des seules à n'avoir personne. Je voyais un papa, une maman etc. Arriver pour mes camarades. Quand les parents parlaient, les enfants pleuraient et après un moment, faisait des échanges de bonbons, biscuits ou chocolats. N'ayant rien à échanger, je regardais avec envie toutes mes camarades. J'ai reçu quelques friandises, mais pas beaucoup. Le jour de notre anniversaire, pour autant que nous ne soyons pas punies, la famille du directeur nous permettait de choisir notre repas et manger à leur table. En ce qui me concerne, j'étais très intimidée, mais heureuse de manger de la viande et des frites.*

*Je suis revenue quelques années plus tard à Penthaz. En arrivant dans la cour, j'ai été surprise d'entendre les enfants rire et jouer dans la piscine. Je suis heureuse que les conditions aient changés. Bien des années plus tard, au 150<sup>ème</sup> anniversaire de la mep, soit le 15 et 16 juin 2007, ma cousine qui m'accompagnait, avait toujours pensé que j'exagérerais un peu mes propos, mais en entendant raconter avec colère par quelques anciennes les mêmes histoires que moi, elle n'en croyait pas ses oreilles. Le discours et l'accueil de Mr Eric Hartmann, directeur, m'a bouleversé. Ce jeune directeur, coiffé à la mode, n'a plus rien à voir avec le look du responsable de mon époque, qui était imposant, dur et froid.*

*J'ai observé les enfants, parlé avec certains et malgré leurs révoltes, je suis certaine qu'ils feront leurs chemins comme nous avons dû faire le nôtre.*

*Avec la méthode d'éducation d'aujourd'hui, les enfants pourront se reconstruire beaucoup plus facilement qu'à notre époque, grâce aux éducateurs jeunes, compréhensifs et modernes. J'ai pu voir que les enfants ne craignaient pas les adultes et discutent avec eux librement. J'ai été émerveillée par les chambres individuelles, les posters sur les murs, les peluches, la musique etc. Dans cette maison d'enfants, la mep, j'ai vu le personnel regarder ces jeunes avec amour, respect et avec une très grande compréhension.»*

**Anne-Marie Shehata-Mermoud**

### **Valeurs et finalités, à travers 150 ans d'histoires...**

*« Chers amis et bienfaiteurs,*

*Nous venons vous donner un rapport succinct sur l'œuvre modeste que nous avons commencée au nom du Seigneur et qui s'est continuée pendant l'année qui vient de finir. Malgré le peu de satisfaction que nous ont donné quelques-uns de nos protégés, nous ne sommes pas découragés, sachant qu'il faut travailler pendant qu'il fait jour. Des circonstances ne nous ayant pas encore permis de fonder un asile pour les filles abandonnées, nous nous vîmes obligés de demander à la Municipalité de mettre dans la maison de discipline de l'Etat la pauvre fille dont nous avons fait mention dans notre dernier rapport.*

*Un autre garçon mal élevé paraissait entrer au commencement dans la bonne voie, et avait reçu, au moment où il dut quitter ses hôtes précédents, par un des membres de notre Comité qui employa tous les moyens possibles pour le faire rentrer en lui-même ; mais ce malheureux a pris la fuite et nous ne savons, à l'heure qu'il est, où il a dirigé ses pas. Que le Seigneur cherche cette brebis égarée ! Cette triste expérience pourrait sans doute nous faire désespérer, si nous n'avions pas la Foi en Celui qui est venu chercher ce qui était perdu. D'autres enfants d'ailleurs, confiés à notre protection, nous donnent plus de satisfaction et nous montrent que nous ne sommes pas toujours payés d'ingratitude.*

*Les deux garçons dont le père s'était noyé il y a 5 ans, au nouvel-an, nous réjouissent par leur bonne conduite. Celui que nous avons placé chez un maître tailleur pieux aura bientôt fini son apprentissage et pourra gagner honorablement son pain. Sa conduite a été constamment exemplaire. La crainte de Dieu qu'il a pu nourrir dans la pieuse maison où nous l'avons placé le garantira, nous l'espérons, des séductions de la vie d'ouvrier. Son frère, qui doit nous quitter au printemps prochain, restera, après son instruction religieuse chez son maître actuel comme domestique, en sorte qu'il sera toujours sous nos yeux et à la portée de nos conseils. Ces deux enfants que nous avons recueillis et arrachés à la mendicité et qui ont bien répondu à nos espérances, nous consolent beaucoup du chagrin que d'autres nous ont fait... »*

**(Extrait du deuxième rapport du comité de l'orphelinat de Daillens-Cossonay 1862)**

Ou encore !

*« Mon âme béni l'Éternel et n'oublie aucun de ses bienfaits, voilà ce que nous pouvons dire en cette première année passée dans la Maison d'accueil. Dieu a été bon pour nous aider, nous donner la sagesse pour diriger tout ce petit monde. Il est vrai que nous avons dû faire des expériences pas toujours heureuses, mais tout cela nous aide à veillez toujours plus sur notre manière d'agir. Dans le domaine de santé, en général l'année a été bonne, peu d'enfant malade. Un peu des grippés, de la rougeole, et la rubéole. L'occasion de remercier notre cher Docteur M. Guilloud pour sa gentillesse, et son dévouement pour la maison.*

*Beaucoup de va et vient. Des entrées, des départs. Quatre de nos grandes nous quittaient pour l'école de la vie. Nous souhaitons qu'elles deviennent des jeunes filles dignes de ce nom. Au mois d'août nous avons l'école ménagère ! Là nous disons aussi un grand merci à Madame Cosandier pour la patience et la compréhension qu'elle a eu vis à vis de nos petits qui souvent font du bruit pendant les heures d'école, et aussi pour le partage de la cuisine. La fête de Noël a été aussi l'occasion de faire connaissance des autorités communales, cantonales et du département. Nous étions réjouis par ce magnifique Esprit du Seigneur qui régnait. Merci à tous ceux qui ont contribué à réjouir toute notre petite famille.*

*N'oublions pas de dire que notre maison a pris une autre tournure ayant maintenant des garçons et des filles. Cela fait la vraie famille... Merci à notre président, comité et ainsi qu'à notre cher pasteur Porret pour leur compréhension vis-à-vis de nous et de notre travail que nous aimerions voir encore plus parfait. Que Dieu pourvoie aux besoins matériels, spirituel et moral de notre maison.»*

**(Extrait du rapport annuel 1961-1962)**

Pensiez-vous qu'il se soit écoulé un siècle entre ces deux extraits ? En les lisant, j'ai eu l'impression que seule l'épaisseur de la feuille de papier les séparait. Les mots ont changé, mais ils n'ont pas vraiment perdu de leur sens. J'en veux pour preuve cette petite réflexion qui peut souligner des valeurs à la fois si proches et si éloignées dans la volonté et la force des mots utilisés :

La profession d'éducateur spécialisé est née de la volonté d'acquérir un savoir-faire qui **nous aide à veillez toujours plus sur notre manière d'agir** et de la volonté de regarder l'individu dans sa globalité. Bientôt un siècle et demi de prise en charge d'enfants, de filles et de garçons, pour lesquels il est aujourd'hui, toujours aussi difficile de suivre **la bonne voie**, souvent celle tracée par les espoirs des parents qui désirent voir leur enfant prendre **le bon chemin**. Sentier tortueux qui passe par le travail à l'école où **les paresseux** n'ont pas leur place et qui doit permettre d'assurer un apprentissage et l'indépendance financière qui va avec.

Une bonne façon de gagner **honorablement son pain, de quitter l'institution pour l'école de la vie, de devenir des jeunes filles dignes de ce nom** et de trouver sa place dans notre société.

Toujours aussi difficile pour ces jeunes d'affronter la réalité quotidienne qui les attend, **de diriger leurs pas**, de se confronter aux exigences de la vie familiale et sociale. De faire preuve de **bonne conduite**. Toujours autant **de fuite** en avant pour éviter les contraintes, exubérance de plus en plus précoce des comportements à risque : cigarettes, cannabis, alcool, rapports sexuels non-protégés.

Toujours autant de difficultés à exprimer par des mots les souffrances d'une histoire de vie souvent chaotique : violence, absentéisme scolaire, maladies imaginaires ; à part les grippés, finies **les rougeoles et les rubéoles**, mais place aux maladies plus sournoises.

La crainte de Dieu n'a plus ramené de **brebis égarée** depuis longtemps, l'autorité de l'adulte **peine à faire rentrer en lui-même** des comportements socialement insupportables pour les uns et pour les autres.

Si Dieu peut pourvoir aux besoins spirituels, il ne pourvoit plus aux besoins matériels et moraux de l'institution. Il ne suffit plus simplement de croire en Dieu et de vouloir le bien d'un enfant placé pour que celui-ci change son comportement et réponde aux souhaits des parents. L'amour a ses limites, les repères ne sont plus les mêmes, les différences entre les générations augmentent aussi vite que le monde change.

Nous voyons que seuls les mots ont changé. Les préoccupations et les valeurs restent aujourd'hui encore, centrées sur des notions de mieux être qui passent par les apprentissages dans et par le quotidien ainsi que par le cursus scolaire. Notre accompagnement tend aujourd'hui à la *mep*, vers des notions plus proches du « socialement acceptable » que de l'autonomie. Il prend en compte l'individu dans la globalité de sa personne, de son système familial et social.

Seuls les moyens de regarder l'Autre ont évolué ; le terrain est occupé aujourd'hui par des professionnels qui ont suivi une formation, et c'est bien la connaissance de soi-même et de l'Autre ; la capacité à se regarder faire et agir qui marque essentiellement la différence dans la qualité, pour employer le mot de plus en plus usité, de la prise en charge d'aujourd'hui. J'ose dire que le cœur en fait largement partie mais qu'il ne suffit pas à lui seul pour accompagner les souffrances et la complexité des situations rencontrées. Les moyens ont changé, mais les buts fondamentaux restent les mêmes.